

1
TOGOYAB

La première fois que je le vis, c'était à la Toundoura, lorsqu'il y pénétra seul, à cheval, tandis que nous attendions agenouillés dans la boue, Gunnar, Orbei, moi-même et tous les habitants de la forteresse. Rarement dans ma vie j'avais senti une telle tension. Hommes, femmes et enfants semblaient sur le point de se liquéfier. Gughlug le vieillard, sorte de maire du château, était l'image vivante de la peur. Même Orbei, si courageuse, n'en menait pas large.

Petit et trapu, Batachikhan demeura longtemps immobile sur sa selle de bois, promenant sur nous un regard vide. J'eus froid tout à coup, et je sentis mon cœur se rétrécir. Les bruits de l'armée nous parvenaient du dehors, évoquant le bourdonnement d'une ruche, et le sol tremblait de manière imperceptible. Soudain, Zopitok le taureau, animal énorme et bossu, au pelage noir, poussa un meuglement.

– Ssssst, émit Gughlug afin de le faire taire.

Batachikhan n'avait pas bougé. J'osai lui jeter un regard furtif. Ses yeux étaient fermés et son visage lisse n'avait pas l'air vrai. Se pouvait-il qu'il fût en train de dormir ?

Enfin, après un moment interminable, le chef fit entendre sa voix :

– *Togoyab*, dit-il, et l'atmosphère se détendit d'un coup.

– Clémence, traduisit Orbei dans un souffle. Nous allons vivre.

Batachikhan sauta de sa selle et étira ses membres courts. Gughlug et quelques autres se jetèrent à ses pieds. Le front dans la boue, ils proférèrent d'infinis remerciements. Le chef leur parla d'un ton tranquille, monocorde, puis leur tourna le dos pour aller caresser le front de Zopitok. Ce qu'il ordonna alors fit pâlir les habitants de la Toundoura.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Gunnar tandis que Batachikhan, rejoint par deux de ses lieutenants, gravissait l'escalier menant à la grande salle de la forteresse.

– Il a donné des instructions pour le banquet de ce soir, révéla Orbei en se mettant debout. Il veut qu'on cuise Zopitok.

Le taureau bossu était une bête sacrée, vénérée par tous les membres de la tribu toundoure. Ils lui parlaient avec respect, le laissaient déambuler à sa guise sans jamais le réprimander pour les nombreuses bêtises qu'il faisait. Pendant notre court séjour à la Toundoura, je l'avais vu renverser une dizaine de seaux à lait. Si Zopitok s'endormait au milieu du passage, s'il bloquait une issue, les Toundours s'interdisaient de le déranger, attendant patiemment qu'il se réveille et consente à bouger.

– Je ne pensais pas qu'une telle chose fût possible, dit Orbei.

– Quoi ? demandai-je.

– Ordonner l'abattage d'un animal-dieu, aucun chef

n'avait jamais osé, je pense. Il ne craint rien, ni les esprits guerriers du peuple toundour ni l'âme furieuse de Zopitok. Batachikhan est un homme fou.

Un conciliabule animé se tenait à quelques pas de nous. Les habitants de la Toundoura geignaient, pleuraient en prenant le ciel à témoin. Bientôt, trois individus, dont Gughlug, se détachèrent du groupe pour venir trouver Orbei. Ils la supplièrent de procéder à la mise à mort du taureau.

– Tu es une étrangère, plaida Gughlug. Une grande amie des Gols, certes, mais tu es née ailleurs, ainsi que l'attestent tes cheveux de paille et les taches rousses de ton visage. Nos dieux ne t'en tiendront pas rigueur si tu…

– Je suis une Gole ! protesta Orbei. Arrivée dans la steppe à neuf ans, j'y ai grandi. Nourrie au boulgol, élevée parmi les Oulanours, je suis une fille de l'herbe. Aray ! Je ne tuerai pas Zopitok, allez au diable !

– Qui alors ? pleurnicha Gughlug.

– Tu es le chef de cette communauté, le gardien de la Toundoura, cette tâche te revient.

Plusieurs voix approuvèrent Orbei. Plutôt que d'assumer son devoir, Gughlug choisit d'y couper par le moyen le plus simple et le plus immédiat : il s'évanouit. On l'aspergea d'eau glacée, on le gifla, on lui fit respirer du sel de mer… rien n'y fit : il demeura inconscient.

La grande table de la salle commune avait été dressée de façon somptueuse. Sur une nappe de soie étincelaient des chandeliers et une vaisselle d'argent. Les coupes à boire, en or massif, finement ciselées, rivalisaient de beauté avec des plats de diverses formes et tailles. Les assiettes en

cuir durci me parurent déplacées à côté du reste, mais je ne vis jamais Batachikhan manger dans de l'or ou de l'argent, même lors des plus fastueuses cérémonies. C'était l'une de ses lubies, et il en avait beaucoup.

Dans la cour, Batachikhan ne nous avait pas regardés, Gunnar et moi. Il avait pourtant remarqué notre présence, cela va sans dire. Elle ne l'avait en rien surpris, car il savait qui nous étions et pourquoi nous nous trouvions à la Toundoura. Nous fûmes conviés au repas, ainsi que les plus nobles parmi les habitants de la forteresse. Ces derniers durent se forcer à manger la chair rôtie de Zopitok, ce qu'ils firent avec des prières et des larmes, sous le regard goguenard des lieutenants de Batachikhan. Quant au chef, il sembla ne pas remarquer la torture qu'il imposait aux Toundours.

Avant de prendre lui-même un premier morceau de viande, il leva sa coupe en direction de Gunnar, et nous devinâmes aisément la raison de ce geste : c'est mon frère qui s'était chargé d'abattre Zopitok, tranchant d'un seul geste l'énorme veine jugulaire. Le taureau s'était effondré comme une masse.

Ce festin restera gravé dans mon souvenir. Dans la grande salle, si triste auparavant, régnait l'effervescence. Les plats et les carafes de verre arrivaient de tous les côtés, portés par des guerriers poussiéreux. On allumait sans cesse de nouvelles lampes, si bien qu'il faisait clair comme en plein jour. Batachikhan était d'excellente humeur. Le petit homme impavide que j'avais vu dans la cour se révélait plein de vie, volubile, et ses yeux brillaient comme des braises tandis qu'ils balayaient l'espace, ne s'arrêtant qu'un court instant sur un convive, un échanson, un objet…

Il recevait dix messages écrits ou parlés en une durée de sablier, auxquels il répondait sans hésiter. Je l'observais à la dérobée, et son assurance m'impressionnait. Même Tchortchi – paix à son âme ! – prenait un moment de réflexion pour chacune des mille décisions qui jalonnent la journée d'un chef…

À la droite de Batachikhan se tenait Khada, son principal ministre. Le chef s'entretenait avec lui de ravitaillement, tout en plaisantant avec Kegelei, un ami d'enfance jouant le même rôle que Hughinn auprès de feu le roi Harald. Kegelei était l'homme qui dit tout, qui se moque des gens de peu comme des seigneurs et raille les choses les plus sacrées. Il était ce « fou » dont maints souverains apprécient la compagnie.

À certains moments, Batachikhan menait jusqu'à cinq conversations à la fois, et en même temps il jouait plusieurs parties d'échecs. Des joueurs expérimentés se tenaient à l'écart, sur une banquette, et venaient régulièrement lui présenter leur damier. Batachikhan jetait un coup d'œil rapide sur le jeu, déplaçait une pièce, puis renvoyait son adversaire. Ce dernier partait réfléchir quelque temps avant de revenir montrer son jeu. Batachikhan n'avait pas besoin de demander quelle pièce avait été déplacée : il le découvrait au premier coup d'œil.

Le chef remportait les parties sans difficulté, ce qui m'amena à interroger Orbei, assise entre Gunnar et moi :

– Est-ce que ces hommes essaient vraiment de gagner ? Oseraient-ils vaincre le chef ?

– Batachikhan déteste la flagornerie. S'il soupçonnait un adversaire de jouer au-dessous de son niveau, il l'étranglerait de ses mains.